

latins », et c'est en champ clos, en un tournoi dont le poète décrit fort exactement les détails, que Lybistros et Frédéric d'Égypte se disputent la main de la belle. Ce qui est peut-être plus remarquable encore, c'est que l'écrivain grec, semblable en cela à l'auteur de la *Chronique de Morée*, professe ouvertement des sympathies pour les Latins. « J'aime les Latins, dit Rhodamné à son père : c'est une race de braves. Et, parmi eux, j'aime ceux-là surtout qui combattent pour l'amour et pour la gloire. »

Malgré ces traits caractéristiques, qui attestent, comme dans Belthandros, la façon dont certains usages d'Occident s'étaient établis en Orient, il serait fort téméraire, de même que pour Belthandros, de prétendre retrouver dans le poème l'imitation de quelque modèle occidental. Si la société décrite apparaît pénétrée de certains éléments latins, elle garde dans l'ensemble une couleur nettement byzantine.

Sans doute la religion n'a point dans le poème la grande place que lui fait le roman de Belthandros. Rhodamné n'est même pas chrétienne, et toute préoccupation de propagande ou de conversion semble être demeurée étrangère à l'auteur. Mais, en revanche, les traditions antiques s'y montrent aussi attentivement conservées que dans les romans purement byzantins du XIII^e siècle : sans cesse on y trouve le souvenir et l'influence des œuvres de l'art classique. L'Amour enfant, tel qu'il est représenté, charmant et redoutable à la fois sous les cheveux blonds qui ombragent son visage, est une figure tout antique, inspirée d'un type familier à l'art; et aussi bien le poète nous dit-il « qu'il semblait être fait par les mains d'un